

« Adieu, la mort m'appelle »

Cher parents,

Ma lettre va vous causer une grande peine, mais je vous ai vus si pleins de courage que, je n'en doute pas, vous voudrez bien encore le garder, ne serait-ce que par amour pour moi.

Vous ne pouvez savoir ce que moralement j'ai souffert de ne plus vous voir, de ne plus sentir peser sur moi votre tendre sollicitude que de loin. Pendant ces 87 jours de cellule votre amour m'a manqué plus que vos colis, et souvent je vous ai demandé de me pardonner le mal que je vous ai fait. Vous ne pouvez douter de ce que je vous aime aujourd'hui, car avant je vous aimais plutôt par routine, mais maintenant je comprends tout ce que vous avez fait pour moi, je crois être arrivé à l'amour filial véritable, au vrai amour filial. Peut-être après la guerre, un camarade vous parlera-t-il de moi, de cet amour que je lui ai communiqué. J'espère qu'il ne faillira point à cette mission désormais sacrée.

Remerciez toutes les personnes qui se sont intéressées à moi et particulièrement mes plus proches parents et amis; dites-leur ma confiance en la France éternelle. Embrassez très fort mes grands-parents, mes oncles, tantes et cousins, Henriette. Dites à Monsieur le Curé que je pense particulièrement à lui et aux siens, je remercie Monseigneur du grand honneur qu'il m'a fait, honneur

dont, je crois, je me suis montré digne. Je salue aussi en tombant mes camarades du lycée. A ce propos, Hennemay me doit un paquet de cigarettes; Jacquin mon livre sur les hommes préhistoriques. Rendez le *Comte de Monte-Christo* Emourgeon, 3, Chemin français, derrière la Gare. Donnez à Maurice André, de la Maletournée, 40 grammes de tabac que je lui dois.

Je lègue ma petite bibliothèque à Pierre, mes livres de classe à mon petit papa, mes collections à ma chère petite Maman, mais qu'elle se méfie de la hache préhistorique et du fourreau d'épée gaulois.

Je meurs pour ma Patrie. Je veux une France libre et des Français heureux. Non pas une France orgueilleuse et une première nation du monde, mais une France travailleuse, laborieuse et honnête. Que les Français soient heureux voilà l'essentiel. Dans la vie, il faut savoir cueillir le bonheur.

Pour moi, ne vous faites pas de souci, je garde mon courage et ma belle humeur jusqu'au bout et je chanterai *Sambre et Meuse*, parce que c'est toi, ma chère petite maman, qui me l'a apprise.

Avec Pierre, soyez sévères et tendres. Vérifiez son travail et forcez-le à travailler. N'admettez pas de négligence. Il doit se montrer digne de moi.

Les soldats viennent me chercher, je hâte le pas, mon écriture est peut-être tremblée, mais c'est parce que j'ai un petit crayon. Je n'ai pas peur de la mort, j'ai la conscience tranquille.

Papa, je t'en supplie, prie, songe que si je meurs c'est pour mon bien. Quelle mort sera plus honorable pour moi.

Je meurs volontairement pour ma Patrie. Nous nous retrouverons bientôt tous les quatre, bientôt, au Ciel.

« Qu'est-ce que Cent ans? »

Maman rappelle-toi:

« Et ces vengeurs auront de nouveaux défenseurs

Qui, après leur mort auront des successeurs. »

Adieu, la mort m'appelle, je ne veux ni bandeau, ni être attaché.

Je vous embrasse tous. C'est dur, quand même, de mourir...

Mille baisers. Vive la France.

Un condamné à mort de 16 ans.

H. Fertet

Excusez fautes d'orthographe, pas le temps de relire.

Expéditeur: Monsieur Henri Fertet, au Ciel, près de Dieu. »

*Henri Fertet, né le 27 octobre 1926 à Besançon-Velotte, il est condamné à mort par le Tribunal Militaire de la Feldkommandantur 560, le 18 septembre 1943, et fusillé le 26 septembre. Il est inhumé au cimetière de Saint-Ferjeux le même jour.*